



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

Titre original: Ice

Titre de la version française: Projet Arctique

Date de la première diffusion aux États-Unis: 5 novembre 1993

Scénario: Glen Morgan, James Wong

Réalisation: David Nutter

Distribution:

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Dr Lawrence Hodge: Xander Berkeley

Dr Nancy Da Silva: Felicity Huffman

Dr Danny Murphy: Steve Hytner

Bear: Jeff Kober

John Richter: Ken Kirzinger

Campbell: Sonny Surowiec

L'épisode en bref

L'inspiration dérive en bonne part du célèbre film *The Thing* de John Carpenter, mais la recette fonctionne ici à merveille. Mulder et Scully se retrouvent isolés de tout dans une installation scientifique du Grand Nord, en compagnie de trois savants, d'un pilote et d'un chien. Parmi eux (et en eux!), rôde également le plus affreux petit ver extraterrestre qu'on puisse imaginer. Il s'introduit dans le corps de son hôte, se fraie un chemin dans le dos, sous la peau, et va se fixer sur l'hypothalamus, ce qui a pour effet de rendre tout le monde très agressif! Impossible de s'enfuir, puisqu'une tempête de neige bloque l'accès des lieux. Un épisode de suspense et de paranoïa survoltée, où chaque personnage à tour de rôle a droit à sa crise de nerfs. Quelques moments aussi d'un érotisme fugace, lorsque les mesures de sécurité imposent aux uns et aux autres de se palper mutuellement la surface de la peau. Excellents trucages signés Toby Landala et bouffées d'angoisse sonores spécialement réussies de la part de Mark Snow.

-1-

Il est 8 h 29, le 5 novembre 1993, dans l'un des endroits les plus isolés du monde: la base scientifique du projet AICP (Arctic Ice Core Project) située au Cap de glace (Icy Cape) en Alaska, à 400 km (250 miles) du cercle arctique. Une tempête de neige fait rage dans la nuit polaire et la température avoisine les -34° C. Tout à l'air calme à l'intérieur des bâtiments. Mais un lourd silence règne sur les lieux et le désordre général laisse deviner qu'il vient de se produire une tragédie. Un chien à la recherche de nourriture fouille le fond d'un seau de métal renversé, puis s'éloigne en gémissant. Sur son chemin, on aperçoit brièvement quelques cadavres.

Soudain, un homme sort de l'ombre, le torse nu, couvert de sang et de sueur. Il paraît exténué. C'est John Richter, un des membres de l'équipe scientifique du projet. Il avance en claudiquant, une arme à la main, et vient s'asseoir devant un émetteur radio, doublé d'une caméra vidéo. Il met en marche les appareils, puis il commence à marmonner des phrases incohérentes: «On n'est pas ce qu'on a l'air d'être... On n'ira pas beaucoup plus loin... Ça se terminera ici... Une fois pour toutes.» («*We are not who we are... It goes no further than this... It stops right here, right now.*») Un autre homme appelé Campbell surgit alors brusquement derrière lui et l'entraîne dans une lutte au corps à corps extrêmement féroce. Après avoir fracassé une grande vitre et détruit une bonne partie du matériel en se battant comme des enragés, les deux hommes finissent par se retrouver debout, l'un en face de l'autre. Chacun pointe un revolver sur son adversaire, mais aucun n'ose tirer. Après un long moment de tension, Richter lève lentement le bras et place le canon de son arme sur sa propre tempe. Méfiant, Campbell commence par le regarder faire, puis décide de l'imiter. Tandis que la caméra offre un dernier aperçu de l'extérieur de la base, balayée par la neige, on entend deux coups de feu résonner dans la nuit.

-2-

Dans un bureau du FBI à Washington, Mulder informe Scully de leur nouvelle mission. Il commence par lui montrer un enregistrement vidéo envoyé par l'équipe du projet AICP, à la fin du mois d'octobre. On y voit les cinq membres de l'expédition trinquer à la bière et se féliciter d'avoir battu un record de forage en profondeur. Parmi eux, on peut reconnaître Richter et Campbell, les deux hommes qui se sont battus dans le

prologue. Mulder précise que l'objectif du projet AICP, placé sous la responsabilité du Département de la recherche avancée des États-Unis (Advanced Research Project Agency), était d'étudier la composition de la glace arctique à des couches de profondeur remontant aux premiers âges de l'homme. Or le dernier message reçu de la base, datant du 5 novembre, laisse croire que quelque chose d'épouvantable s'est produit depuis ce temps-là. Mulder montre alors à Scully l'enregistrement vidéo qu'a fait Richter, quelques instants avant de se suicider. Scully regarde avec fascination le visage à demi plongé dans l'ombre de cet homme hagard et épuisé, qui prétend ne pas être ce qu'il a l'air d'être. Depuis ce message, on n'a aucune nouvelle de l'équipe scientifique et personne ne sait ce qui a pu arriver. Personne n'a pas pu s'y rendre non plus, la base étant restée inaccessible en raison du mauvais temps. Scully demande si ces gens ne pourraient pas avoir été victimes d'une dépression nerveuse due au stress de l'isolement, mais Mulder lui répond que tous les scientifiques qui participaient au projet avaient été spécialement entraînés pour travailler dans des conditions extrêmes. Il faut donc aller voir sur place. Les services météorologiques ayant annoncé trois jours de répit dans la zone du Cap de glace, les deux agents sont envoyés là-bas pour faire enquête. «Prends tes mitaines», conseille Mulder.

-3-

Les deux agents ne partent pas seuls. À l'aéroport de Doolittle, en Alaska, ils font la jonction avec trois scientifiques qui seront leurs compagnons de voyage. Le premier, Danny Murphy, est un pittoresque professeur de géologie de l'Université de San Diego qui a une passion caricaturale pour le football. Il ne se lasse pas de réécouter sur son baladeur de vieilles parties enregistrées à la radio et manifeste toujours autant d'enthousiasme chaque fois que son équipe favorite marque un point. Les deux autres sont les docteurs Hodge et Da Silva, un médecin et une toxicologue. Clairement, ces deux-là se connaissaient déjà et sont au moins des amis. Hodge est le méfiant du groupe. Avant de monter à bord de l'avion, il demande à chacun de présenter une preuve de son identité. Tous s'exécutent, sauf l'homme qui doit les conduire, un gaillard ricaneur appelé Bear. «La seule identité que j'ai à vous offrir, dit-il, est qu'il n'y a pas d'autre pilote qui vous emmènera là-bas.» En ce qui concerne la nature de leur mission, on découvre très vite que Mulder et Scully en savent

plus long que les autres, car ils semblent être les seuls à avoir pris connaissance du dernier message de Richter. Ceci crée un malaise au sein du groupe.

-4-

La météo a peut-être annoncé une accalmie, mais il neige encore abondamment lorsque l'équipe arrive à la base. Mulder force la porte du bâtiment principal et les autres le suivent à l'intérieur. Comme il fait noir, on doit s'éclairer avec une lampe de poche. Mulder demande à Bear de trouver la génératrice (laquelle n'alimente visiblement pas le système de chauffage, sinon tout serait glacé). Les corps de Richter et de Campbell sont découverts au milieu du fouillis général. Hodge veut emballer les dépouilles, mais Mulder lui demande d'attendre qu'il ait d'abord établi un rapport sur le site. Scully prend des photos. On trouve aussi un réfrigérateur dans lequel sont entreposés des échantillons de glace. À cause du manque d'électricité, la glace est en train de fondre (!). Murphy espère en sauver une partie. L'atmosphère est sombre et la tension nerveuse presque palpable. Da Silva sursaute quand la génératrice se remet à fonctionner.

Soudain, le chien qu'on a vu brièvement au début du prologue se jette en grondant sur Mulder. Bear vient à sa rescousse. On arrive à immobiliser la bête et Hodge peut lui faire une piqûre anesthésiante. Mulder s'en tire sans trop de mal grâce à l'épaisseur de son manteau, mais le pilote a été mordu à la main et saigne. On se demande si le chien n'a pas la rage, mais Hodge dit ne détecter aucune des manifestations habituelles de cette maladie. Par contre, en examinant de plus près la bête endormie, on aperçoit de curieux nodules noirs sur une de ses aisselles. Da Silva croit qu'il pourrait s'agir des symptômes de la peste bubonique. Des éruptions cutanées à la hauteur du cou montrent que le chien s'est gratté jusqu'au sang. Puis tout le monde sursaute en voyant une étrange bosse se déplacer sous la peau du chien. Personne n'a pas la moindre idée de ce que ça peut être.

Pendant ce temps, Bear soigne sa blessure dans une salle de bain. Pris d'une soudaine douleur, il enlève sa chemise et se regarde dans le miroir. Il a lui aussi des taches noires sous un bras.

-5-

Quelques heures plus tard, Scully annonce le résultat des autopsies qu'elle a pratiquées sur les corps des scientifiques. Elle conclut que les

hommes se sont entretués et que Campbell et Richter ont mis fin à leurs jours. Bear s'inquiète. Il demande si les nodules noirs aperçus sur le chien ont un rapport avec toutes ces morts. Scully répond qu'elle n'en a pas vu sur les cadavres qu'elle a examinés. Par contre, souligne Hodge, de telles marques pourraient être liées à un stade préliminaire de la maladie, car elles ont aussi disparu du corps du chien.

Mulder continue de faire le tour des lieux. Il découvre un dossier sur lequel est griffonnée cinq fois la phrase «*We are not who we are*». Il demande ensuite à Murphy de lui expliquer une photo satellite de la région qu'il a trouvée. Le géologue lui apprend que la profondeur estimée de la banquise sur laquelle se trouve le projet AICP était initialement d'environ 3000 mètres (en français, Murphy parle plutôt de 2800 mètres). Or l'équipe s'est rendu compte que la glace atteignait une profondeur deux fois plus grande; il semblerait donc y avoir un cratère sous la banquise.

-6-

Une altercation éclate entre Hodge et Scully. Celle-ci prétend avoir retracé la présence d'hydroxyde d'ammonium dans le sang d'au moins deux des scientifiques (en français, elle parle plutôt de carbonate d'ammonium). Hodge lui rétorque que c'est impossible: l'ammoniaque se serait évaporée à la température du corps humain. Le géologue Murphy croit posséder la clé de l'énigme. L'ammoniaque, déclare-t-il, provient de la glace, dont il a pu analyser des échantillons; mais elle s'y trouve en si forte quantité qu'elle ne peut pas avoir été produite par l'atmosphère terrestre. Mulder tend aussitôt l'oreille: cette ammoniaque proviendrait-elle d'ailleurs? Plus importante encore est la découverte d'une affreuse petite larve microscopique dans ces mêmes échantillons de glace. On dirait un têtard translucide et frétilant, muni d'une bizarre queue squelettique. Scully signale alors en avoir vu de semblables dans le sang de Richter. On se met à spéculer. Cette créature, possiblement d'origine extraterrestre, aurait survécu dans la glace d'ammoniaque à des températures bien en dessous de zéro, pendant un quart de million d'années, jusqu'à ce que l'équipe du projet AICP lui permette de revenir à l'air libre. La possibilité d'une infection apparaît sérieuse. Pour Bear et les scientifiques, une telle menace signifie qu'il faut quitter l'endroit le plus rapidement possible. Mais Mulder tente de raisonner ses compagnons. On a affaire à une créature inconnue et il y a risque d'épidémie. (Ce qu'il dit en français, «La survie de l'humanité peut être en

jeu», est plus pompeux que l'original anglais, «*We can't risk bringing back the next plague*».) L'équipe scientifique peut avoir été contaminée, mais aussi les enquêteurs: Bear et Mulder surtout, car ils ont été attaqués par le chien.

Pour en avoir le cœur net, Hodge demande à chacun de fournir un échantillon de sang et de selles. Scully apporte des bocaux. Mais Bear — qui se sait déjà infecté — fait un esclandre. Pas question de se laisser examiner. Il a rempli son contrat en conduisant le groupe à la base et il n'a plus qu'une envie maintenant, ficher le camp à bord de son avion. Les autres se montrent divisés sur l'attitude à adopter. Si Bear part, Da Silva veut s'en aller elle aussi. Mulder croit qu'il faut empêcher le pilote de partir et soumet la décision au vote. Scully et Murphy se rangent de son côté. Bear fait d'abord semblant de se soumettre à la majorité, mais prend soudain la fuite après avoir brisé un bocal de verre sur la tête de Mulder. Scully le rattrape et le fait tomber au sol. Bear se débat comme un déchaîné; on doit l'attacher avec une corde. C'est en essayant de lui immobiliser la tête sur une table qu'on aperçoit dans son cou, à la hauteur de la nuque, une sorte de renflement allongé qui bouge sous sa peau. Aucun doute, Bear a été contaminé comme le chien. Même si on ne sait pas ce qui grouille ainsi sous son épiderme, Hodge décide de l'opérer sur le champ. Pendant que les autres retiennent Bear aussi fermement qu'ils le peuvent, il pratique une incision dans le cou du malheureux pilote. Puis, avec des pincettes, il retire, non sans mal, une sorte de petit ver grouillant qui expulse un liquide noirâtre dans la plaie dont on vient de l'extirper. On enferme aussitôt la créature dans un bocal.

-7-

La menace d'infection se révélant sérieuse, Mulder se précipite vers le poste de radio et appelle l'aéroport de Doolittle pour signaler la présence d'un risque biologique, demander du secours et réclamer la procédure de quarantaine. Manque de chance, malgré ce qu'a pu annoncer la météo, la tempête de neige fait toujours rage et la base reste inaccessible. Mulder semble alors paniquer. Lui qui avait insisté plus tôt pour empêcher Bear de repartir en raison du risque d'épidémie, le voici qui se montre pressé d'évacuer les lieux de toute urgence. Mais quand il demande aux autres si le pilote est en état de voler, il n'obtient d'abord qu'un long silence. Puis Scully lui annonce que Bear est mort.

Le ver, lui, paraît en excellente santé. On le voit frétiller comme un poisson rouge, d'autant plus

que quelqu'un a eu la bonne idée de remplir son bocal d'ammoniaque liquide, son milieu naturel. Selon Hodge, qui n'est pourtant pas un spécialiste des annélides, la bête possède certaines des caractéristiques de la sangsue, mais ne ressemble à aucun ver connu. Ceci renforce la présomption d'une origine extraterrestre. Scully déclare qu'elle a trouvé un autre spécimen vivant de ce ver sur l'un des cadavres qu'elle a autopsiés. Elle l'enferme lui aussi dans un bocal, en prenant soin d'y verser de l'ammoniaque liquide. Le ver se trouvait fixé à une région du cerveau, l'hypothalamus. Peut-être se nourrit-il d'acétylcholine, spécule-t-on. C'est cela qui aurait pour effet d'empêcher le sujet de contrôler son agressivité. Mais alors, pourquoi une créature parasitaire comme celle-ci pousserai-elle son hôte à la mort? C'est Hodge qui fournit la réponse: le ver ne tue son hôte que si on l'en extrait. Il libère alors un poison foudroyant, comme cela s'est produit dans le cas de Bear. Si la plupart des membres du projet AICP se sont entretués, c'est parce que le ver les poussait à s'attaquer les uns les autres. Quant à Campbell et Richter, s'ils se sont suicidés, suppose Mulder, c'est «pour nous sauver».

-8-

Il serait temps d'aller se coucher, mais Scully n'arrive pas à dormir. Pour s'occuper, elle retourne examiner ses cadavres, entreposés dans de grands sacs de plastique. Mulder la rejoint. «On est tous sur les nerfs», convient-il. Scully affirme qu'elle veut absolument trouver un moyen de détruire la créature. Mulder lui répond qu'il n'est pas certain que ce soit la bonne ligne de conduite. Après tout, il s'agit d'un organisme étranger, probablement venu d'un autre monde, et transporté sur terre à bord d'un astéroïde. Comme cette créature est parfaitement inconnue, il vaudrait mieux l'étudier pour trouver un remède à une éventuelle contagion (après tout, elle pourrait exister dans un autre cratère et refaire surface). Docteur Scully n'est pas du tout d'accord. Une seule chose compte à ses yeux, le risque que fait courir la bestiole aux membres de l'espèce humaine. Une ville comme New York, prétend-elle, pourrait être entièrement contaminée en quelques jours (une ou deux semaines, en français). Les positions paraissent irréconciliables et le ton monte rapidement entre les deux agents.

Les trois autres membres de l'équipe entendent de loin Mulder et Scully se quereller. Hodge suppose qu'ils sont en train de discuter de leurs petits «secrets gouvernementaux». Pour lui, les deux agents connaissaient déjà l'existence du

danger avant d'arriver à la base. De plus, Scully pourrait bien avoir été infectée par le sang de Bear qui l'a éclaboussée, lorsqu'on a extirpé le ver de sa nuque. «Toi aussi tu en as reçu», lui fait remarquer Da Silva. Le climat de méfiance s'accroît. Hodge, Da Silva et Murphy confrontent Mulder et Scully qui se disputent toujours. On ignore qui a pu être contaminé et qui ne l'est pas. La seule façon de le savoir est de soumettre chacun à un examen complet, sans perdre de temps. Tout le monde doit se déshabiller et accepter de se faire tâter l'épiderme. Les trois hommes iront dans un coin, les deux femmes dans un autre. Côté masculin, on aperçoit brièvement Mulder, Murphy et Hodge enlever leur chemise et exposer leur torse. Côté féminin, on s'attarde un peu plus longtemps sur Scully qui palpe la peau nue de Da Silva, vue de dos. L'examen terminé, les deux femmes soupirent de soulagement. La conclusion est qu'aucun des cinq membres de l'équipe ne paraît avoir été infecté.

-9-

On décide donc d'aller se coucher, après s'être souhaité bonne nuit dans un corridor éclairé par une petite lampe rougeoyante. Les chambres sont celles des cinq scientifiques du projet. Elles paraissent avoir miraculeusement échappé à la violence et aux tueries. Celle de Scully se signale par le goût exquis de sa décoration, particulièrement une affiche murale exhibant de plantureuses jeunes femmes à peine vêtues (*Bosom Buddies*). Même si, officiellement, personne n'est contaminé, la méfiance n'a pas disparu au sein du groupe. Avant d'entrer dans sa chambre, Mulder rappelle à Scully que l'absence de taches noires ne signifie rien puisqu'elles disparaissent d'un organisme infecté. Peu rassurée, Scully se barricade dans sa chambre en poussant une commode devant la porte; puis, au lieu d'aller se coucher, elle s'accroupit contre le mur, juste en dessous des *Bosom Buddies*. Les autres membres de l'équipe ont également du mal à relaxer. Avant de s'étendre sur son lit, Mulder dépose son revolver à portée de main. Murphy écoute son football, mais garde les yeux grands ouverts, fixés sur la porte. Da Silva essaie de dormir, mais tout ce qu'elle arrive à faire est de pleurer en tournant dans son lit. Quant à Hodge, il consigne ses soupçons sur une feuille de papier: Mulder a été attaqué par le chien, Scully est entrée en contact avec du sang infecté et Murphy a examiné des échantillons de glace.

Les heures passent. Mulder se réveille en sursaut, car il a entendu du bruit. Il se lève rapidement et prend son arme. En sortant, il constate

que la porte de la chambre de Murphy est ouverte. Il n'y a personne. Mulder se dirige vers les laboratoires. Tout a l'air tranquille, mais des gouttes de sang s'écoulent d'un frigidaire. Mulder ouvre la porte et le cadavre de Murphy lui tombe dessus. Le géologue a eu la gorge tranchée. Juste à ce moment, arrivent ensemble Scully, Da Silva et Hodge. Tous ont l'air de croire que c'est Mulder qui a tué Murphy. L'agent proteste de son innocence, mais les apparences sont contre lui. Une fois de plus, on s'énerve et on crie. Scully insiste pour que Mulder se fasse examiner. Mais celui-ci perd son sang-froid. Il déclare qu'il se méfie de tout le monde maintenant: «Je n'ai plus confiance en qui que ce soit!» («*As far as I'm concerned, you're all infected!*») Il refuse absolument de laisser Hodge lui faire une prise de sang. Il sort son revolver et menace le médecin. Scully sort son arme à son tour et menace Mulder. Celui-ci se retourne vers elle. Les deux agents se retrouvent face à face, le revolver pointé l'un sur l'autre, comme Campbell et Richter au début de l'épisode. Scully tente de raisonner son partenaire: «Mulder, tu n'es peut-être pas celui qu'on croit!» («*You may not be who you are!*») Finalement, Mulder accepte de rendre son arme et de se faire enfermer dans une sorte de remise. «Ici, je serai plus en sécurité que toi», dit-il simplement à sa partenaire, avant qu'elle ne cadenasse la porte de sa prison.

-10-

Scully n'est pas tranquille. Elle se retrouve seule avec les deux autres, mais elle ne leur fait pas entièrement confiance: après tout, si ce n'est pas Mulder qui a tué Murphy, c'est fatalement Hodge ou Da Silva. Eux non plus ne lui font pas confiance. Quand elle s'approche doucement de Da Silva, assoupie, pour vérifier si, par hasard, une petite bestiole vermiforme ne lui courrait pas sous la peau du cou, Hodge la surprend et lui demande des explications. Il lui fait aussi clairement comprendre qu'il n'est pas à l'aise de la voir se promener avec deux revolvers. Scully achète la paix: elle vide les deux chargeurs et les lance dehors, dans la tempête. Désormais, plus personne n'est armé. Par contre, Scully prend la défense de Mulder lorsque Hodge affirme qu'il n'est plus des leurs. S'il a été infecté, dit-elle, ce n'est pas de sa faute. Il a besoin d'aide médicale. Da Silva ajoute que la présence du parasite risque de plonger l'agent dans un état de psychose permanente. Mais Hodge paraît intraitable: pas question de ramener Mulder s'il a été contaminé. Scully tente désespérément d'appeler la base de Doolittle, mais les conditions météorologiques ont dû se détériorer, car elle n'arrive même pas à obtenir la communication.

On n'a pas le choix, il faut attendre l'accalmie. Hodge et Da Silva occupent leur temps en pratiquant des analyses d'échantillons sanguins. Or, la toxicologue commet une erreur: au lieu de placer une goutte de sang sain dans du sang infecté, comme le lui a demandé Hodge, elle combine par inadvertance deux échantillons de sang infecté. L'incident conduit à une virulente dispute entre les deux. Scully, qui entre en scène à ce moment, est prise d'une brillante intuition, du genre de celles qu'aurait sûrement eues Mulder s'il n'avait pas été enfermé. Elle jette un coup d'œil dans le microscope et observe le résultat de l'erreur de Da Silva. Ce qu'elle voit la stupéfie: deux larves provenant de deux échantillons sanguins différents s'attaquent l'une l'autre et s'anéantissent mutuellement. (Ici, la traduction française inverse complètement le sens initial. Hodge reproche en effet à Da Silva d'avoir mis par erreur du sang infecté dans du sang sain, et ainsi d'avoir infecté «notre dernier spécimen sain». Si ça avait été le cas, Scully n'aurait pas pu voir deux larves d'origines différentes s'entretuer.)

-11-

Scully informe Hodge et Da Silva de sa découverte, puis elle décide de vérifier si deux vers adultes n'auraient pas le même comportement agressif que les larves. Elle ouvre le frigidaire, en sort les bocaux contenant les deux créatures encore vivantes et met ces bocaux l'un en face de l'autre. Aussitôt, chacun des deux vers «voit» l'autre ou «sent» sa présence à travers les parois de son bocal, et se met à se tortiller en position d'attaque. De là à conclure que deux vers provenant d'hôtes différents ne peuvent pas coexister dans un même organisme, il n'y a qu'un pas. D'ailleurs, les vers sont hermaphrodites, rappelle opportunément Da Silva, et ils n'ont pas besoin de partenaires pour se reproduire. Hodge pousse le raisonnement jusqu'au bout: si on introduit un ver dans un organisme déjà infecté par un autre ver, les deux bestioles s'élimineront mutuellement. On décide de tester cette hypothèse sur le chien. On sort l'un des vers de son bocal et on l'insère dans l'oreille de l'animal, préalablement anesthésié. Après quelques secousses et gémissements, le chien paraît se calmer. Un peu plus tard, le brave toutou, revenu à la santé, vient gentiment manger sa pâtée dans une écuelle. Les deux vers ont été évacués dans ses excréments, confirme Hodge, et ils sont morts.

-12-

Étape suivante, Mulder. On compte le «guérir» de la même façon, et de force s'il le faut. C'est la

dernière chance, puisqu'il ne reste plus qu'un ver encore vivant. Scully hésite. Elle veut d'abord parler seule à seule avec son collègue, afin de le convaincre de se soumettre lui-même au traitement. Hodge et Da Silva acceptent de la laisser entrer dans la remise, mais se disent prêts à intervenir en cas de «danger». Scully ouvre la porte. Mulder est là, accroupi dans la noirceur. La lumière l'éblouit et lui donne une inquiétante allure de zombi. Ses premiers mots sont pour demander à sa partenaire si elle a des soupçons sur le véritable meurtrier de Murphy. «C'est lui ou elle?» «Je l'ignore, lui répond froidement Scully, mais personne n'a été tué depuis que tu es ici.» Elle lui parle de l'astuce des deux vers qui s'entretuent, mais Mulder n'est guère enthousiaste. Il lui rappelle que s'il n'est pas infecté, l'introduction d'un ver dans son organisme aura exactement l'effet contraire. Pour rétablir leur lien de confiance mutuelle, Mulder et Scully consentent à se laisser examiner l'un par l'autre. Tour à tour, chacun des deux agents laisse son partenaire lui palper la nuque.

En sortant de la remise, Scully affronte les deux autres en déclarant Mulder parfaitement sain. Mais Hodge et Da Silva ne l'entendent pas ainsi. Avec une force et une dextérité surprenantes pour un homme qui n'a apparemment rien d'athlétique, Hodge arrive à immobiliser Mulder et à le neutraliser, pendant que Da Silva pousse Scully dans la remise et l'y enferme à double tour. «Passe-moi le ver», crie Hodge à sa compagne, tandis que Mulder, retenu de force, hurle de désespoir. Scully tente de défoncer la porte de la remise à grands coups de vrille de forage, mais en vain. Da Silva s'approche de Mulder. Elle tient le ver avec une pince. À l'instant où elle s'apprête à lui introduire la bestiole dans une oreille, Hodge perçoit de l'agitation sous la peau de Da Silva, à la hauteur de la nuque. Se rendant compte que c'est elle qui est infectée, il la repousse brutalement. Da Silva échappe le ver et s'enfuit en courant. «Mulder, c'est elle!», crie Hodge en se dépêchant de ramasser la bestiole. Mulder délivre Scully et se lance à la poursuite de la fuyarde. Maintenant qu'elle est démasquée, Da Silva paraît avoir complètement perdu le contrôle de ses actes. Elle pique une violente crise d'hystérie, hurlant et détruisant rageusement tout sur son passage. Elle s'empare d'un revolver qui appartenait à un des membres de l'équipe scientifique et qui avait été rangé dans une enveloppe de plastique comme pièce à conviction, apparemment sans qu'on ait pris la peine de le décharger. Mais elle n'a pas le temps de tuer qui que ce soit, car les trois autres parviennent à l'arrêter et à la maintenir solidement pour le traitement décisif. Hodge lui insère enfin

le ver dans une oreille. Da Silva, qui se débattait comme une diablesse, se calme presque aussitôt, grâce à la coopération des deux vers qui ne mettent que trois ou quatre secondes à se détruire. Le cauchemar est fini. «Ça se termine ici», dit Scully.

-13-

Quelques jours plus tard, le groupe se retrouve à l'aéroport de Doolittle. Hodge annonce que Da Silva et le chien ont été mis en quarantaine pour éviter tout risque d'épidémie (on en conclut que les autorités n'ont pas jugé bon de mettre toute l'équipe en quarantaine, même si personne ne sait comment Da Silva a été infectée). Mulder n'a pas envie de rentrer à la maison. Il veut retourner sur les lieux et reprendre l'étude de ce fascinant parasite extraterrestre. Mais cette fois, il a pris soin de se munir du bon équipement («with

proper equipment», et non «j'ai mon propre équipement», ainsi qu'on l'a malencontreusement traduit). Hodge lui apprend alors que les installations du projet AICP ont été rasées 45 minutes après leur évacuation (25 minutes en version française). «Qui a fait ça?», demande Scully. Hodge hausse les épaules. «Les militaires, une équipe de contrôle des virus... Vous devez les connaître. Ce sont des amis à vous.» («*You ought to know. They're your people.*») Puis il s'en va.

Mulder est manifestement désappointé. «Il est toujours là, Scully. Et depuis 250 000 ans. Dans la glace.» «Qu'il y reste!» («*Leave it there!*»), répond durement Scully. Puis elle ramasse son sac et se dirige vers un bâtiment au loin. Mulder demeure encore un moment sur place, comme hésitant. Puis il ramasse à son tour son sac et va rejoindre sa partenaire qui l'attend.

Un des sommets de la première saison

Tout au long de son existence, la série *The X-Files* connaîtra bien des hauts, mais aussi des bas. C'est déjà le cas en ce début de première saison, alors que d'un épisode à l'autre, le niveau de qualité se révèle très variable. Ainsi **Ice**, un des sommets de la série, se trouve à suivre et à précéder deux de ses moments les plus faibles, **Ghost in the Machine** et **Space**.

Ice relève de la science-fiction, puisqu'il met en scène une créature d'origine extraterrestre, mais il n'appartient pas vraiment à la filière mythologique naissante. Ici, la menace venue de l'espace n'a rien à voir avec le projet de colonisation qui se dévoilera progressivement au cours de la série. De fait, une fois l'épisode conclu, on ne reverra plus ces charmants vers parasites et l'on n'en reparlera même pas. Toutefois, l'idée d'une créature extraterrestre enfouie dans les profondeurs du sol (ou des eaux), qui contamine les êtres humains une fois à l'air libre, fera plus tard son chemin dans la mythologie elle-même avec l'entrée en scène de «l'huile noire» en troisième saison. De plus, même si la créature d'**Ice** n'a pas de lien avec les envahisseurs, d'autres éléments de l'épisode se rattachent au thème de la conspiration. Morgan et Wong parsèment en effet leur scénario de références à l'implication possible des militaires et des agences gouvernementales. Depuis les premiers soupçons émis par Hodge lorsqu'il rencontre les deux agents à l'aéroport de Doolittle, jusqu'au rasage final du laboratoire quelques minutes après l'évacuation des survivants, il sera souvent fait allusion à l'intervention des autorités en coulisse. Jusqu'à quel point Mulder et Scully ont-ils donc été manipulés? Pour quelle raison a-t-on choisi d'expédier dans le fond de l'Arctique deux agents de Washington, sans préparation ni entraînement, sur la foi d'un obscur message vidéo? Mulder s'interroge au début: les croit-on plus brillants ou moins indispensables que d'autres? Hodge a-t-il raison de croire que ceux qui les ont envoyés savaient déjà ce que le groupe trouverait en arrivant à la base? Et, pour rester dans la veine typiquement paranoïaque de l'épisode, jusqu'à quel point doit-on gober l'information officielle voulant que les installations du Projet Arctique ont été détruites? Pense-t-on vraiment que ces braves militaires, ainsi que les sympathiques conspirateurs qui les dirigent, ont renoncé à toute possibilité d'étudier de près une entité biologique ayant des propriétés guerrières aussi spectaculaires? Personne n'a donc vu la série des films *Alien*? (D'un autre côté, en y repensant

bien, ces vers ne sont peut-être pas si attrayants que ça du point de vue militaire; ces créatures ayant tendance à se détruire les unes les autres, leur utilisation sur des champs de bataille risque de poser d'insurmontables problèmes de logistique.)

Le scénario est assez classique. Un petit groupe d'êtres humains isolés de tout est confronté à une créature extraterrestre destructrice qui s'infiltré dans ses rangs. On peut faire remonter le thème à la fameuse nouvelle «Who Goes There?» («La bête d'un autre monde») d'un des pionniers de la science-fiction américaine, John W. Campbell. Publié en 1938, sous le pseudonyme de Don A. Stuart, ce texte aura beaucoup d'influence sur des auteurs célèbres comme Alfred Van Vogt et le jeune Philip K. Dick. Il a aussi inspiré deux films intitulés *The Thing*, un en 1951, l'autre en 1982, ce dernier signé par un des maîtres de l'horreur, John Carpenter. Bien que Morgan et Wong n'aient pas se le faire rappeler, leur scénario pour **Ice** s'inspire fortement du film de Carpenter, ainsi que l'a reconnu Chris Carter en entrevue. De façon plus générale, l'épisode s'embranché sur toute une tradition de science-fiction à suspense mêlée d'horreur, qui joue sur deux leviers psychologiques extrêmement puissants, la claustrophobie et la paranoïa. Le premier est lié à l'impossibilité physique de fuir le lieu du carnage — ici, une tempête de neige —, le second à la rupture progressive de tous les liens de confiance qui ont pu se nouer auparavant entre les membres du groupe. La plus grande partie de l'épisode va se déployer comme une sorte de psychodrame à huis clos où se mesurent deux hommes et deux femmes, presque deux couples, Mulder et Scully, Hodge et Da Silva. Qui est contaminé? Qui ne l'est pas? Sur qui peut-on s'appuyer? De qui doit-on se méfier? Qui est le meurtrier? Qui sera le prochain infecté?

Chris Carter s'est montré particulièrement élogieux à propos du travail de Morgan et Wong pour **Ice**, même si ceux-ci ont déclaré que le résultat n'était pas à la hauteur de leurs espérances. Carter a aussi souligné l'efficacité de la mise en scène de David Nutter, qui réalisera quelques-uns des meilleurs épisodes macabres de la série à ses débuts, notamment **Beyond the Sea** et **Tooms**. À propos d'**Ice**, Nutter s'est déclaré très fier de la façon dont il a réussi à mettre en valeur les émotions des personnages, ainsi que le climat de paranoïa général qui imprègne l'épisode.

Le ton est donné dès les premières images du prologue. Après une vue extérieure de la base où obscurité et tempête se combinent pour créer une impression immédiate de claustrophobie, la caméra passe à l'intérieur d'un bâtiment, où elle se fixe d'abord sur une fenêtre rendue opaque par le givre. Cette fenêtre marque la frontière entre le froid glacial qui règne dehors, prêt à tout envahir si on lui en laisse la chance, et l'îlot de chaleur relative que constitue l'installation scientifique. Mais le sentiment de sécurité qui s'en dégage apparaît vite trompeur. Dans un travelling lent et angoissant, la caméra laisse deviner peu à peu qu'un drame effroyable s'est produit ici. Un cadran indique la température qu'il fait dehors, un radio-réveil l'heure qu'il est, puis on voit un chien en quête de nourriture. Enfin, à travers le chaos des meubles renversés et brisés, apparaissent les victimes du carnage, un corps étendu par terre, une main qui pend... Ce genre de procédé, un long glissement de la caméra vers une série d'objets montrés en gros plan, a déjà été utilisé dans **Squeeze**, où il créait un effet similaire, juste après le meurtre d'Usher. Carter lui-même s'en inspirera — y compris l'intervention du chien — dans une des meilleures scènes d'introduction de toute la série, celle de **Duane Barry**, au début de la deuxième saison.

Dans l'atmosphère à la fois paisible et lourde qu'installe Nutter, l'arrivée de Richter produit un choc. L'homme ensanglanté, les yeux hagards, qui vient s'asseoir devant la caméra vidéo, se sait possédé par une entité étrangère qui l'a transformé, comme tous ses compagnons, en un être agressif et meurtrier. Il veut en finir maintenant. Dans quelques secondes, il se flambera la cervelle, afin d'empêcher que ne se propage le mal qui s'est infiltré en lui. Longuement préparé dans le silence et la quasi-immobilité qui le précèdent, le double suicide de Richter et de Campbell n'aura cependant pas lieu à l'écran. Un retour sur l'image extérieure du début ancre de nouveau le drame dans sa claustrophobie initiale, amplifiant encore davantage le caractère profondément solitaire, désespéré et impuissant de l'acte des deux hommes. C'est sur fond de nuit polaire, balayée par la neige, que seront entendues les deux détonations.

Ce climat d'horreur, institué dès les premières minutes de l'épisode, ne se dissipera plus ensuite que par intermittence. Il en est ainsi également du malaise qui s'instaure entre les personnages dès leur rencontre à l'aéroport et qui se maintiendra jusqu'à la toute fin, comme en témoignent les dernières insinuations de Hodge à l'égard des agents. À partir de l'entrée forcée

dans le bâtiment et la découverte des cadavres, une tension à fleur de peau gagne tout le monde et ne fera que s'accroître au cours des scènes suivantes. En fait, l'épisode entier semble construit comme un long crescendo dramatique, avec alternance de secousses nerveuses à haut voltage et de moments d'accalmie d'une éprouvante pesanteur.

Si les décors de Graeme Murray rappellent un peu ceux du film *The Thing*, c'est que leur concepteur a travaillé avec Carpenter. Ils ont été conçus pour former un habitacle complet, fermé sur lui-même, de façon à donner l'impression aux comédiens d'être dans un endroit réel et oppressant. D'autres aspects techniques méritent d'être soulignés, comme les jeux d'éclairages contrastés et fortement suggestifs. La lumière rouge éclairant le corridor qui mène aux chambres, par exemple, confère à la scène où chacun va se coucher un climat qui contredit complètement l'illusoire soulagement des personnages. Le doute demeure dans le cœur de chacun. On pressent déjà que la nuit sera sanglante.

Les effets spéciaux de l'épisode ont souvent été vantés. Les vers qui batifolent dans leurs bocalux sont des images de synthèse créées par ordinateur, mais c'est à l'illusionniste maquilleur Toby Landala qu'on doit leur impressionnant mouvement sous la peau des personnages. Les revêtements de latex appliqués sur la nuque des comédiens ont été considérés si réalistes à l'époque qu'une scène en particulier, où l'on voyait Hodge pratiquer l'incision dans le cou de Bear et le ver poindre sa tête hors de la plaie, a paru si dégoûtante (après le tournage) qu'on a décidé de la supprimer.

La trame sonore de Mark Snow tient moins de la partition musicale que du bruitage d'ambiance. Snow souligne et enveloppe l'anxiété des personnages d'agrégats de notes indifférenciées et longuement soutenues, formant d'hallucinantes toiles de fond. De temps à autre, il ponctue ses toiles d'arpèges de notes «creuses» ou réverbérantes, ou encore de pulsations accélérées qui épousent le rythme d'un cœur qui se met à battre de plus en plus vite.

Pour les comédiens Duchovny et Anderson, **Ice** donne l'occasion de se surpasser. Le flegme naturel de Mulder et la froideur de Scully paraissent ne plus avoir leur place dans cet environnement de haute tension. Leurs disputes à deux ou avec d'autres membres du groupe provoquent des étincelles. Il en va de même de leurs moments de terreur ou de panique. Ce qu'il faut remarquer cependant, c'est que leur prestation, si bonne

soit-elle, s'inscrit pour une fois dans un véritable travail d'équipe. Il n'y a pas de faiblesse dans la distribution d'**Ice**. Parmi les autres comédiens, Xander Berkeley (Hodge) a longtemps été le plus connu. On a pu le voir dans quantité de films, dont *Terminator 2*, *Apollo 13* et *Gattaca*, ainsi que dans d'autres séries télévisées comme l'époustouflant *24*. Son jeu ascétique et taciturne confère au personnage du médecin un caractère presque lugubre qui alimente à lui seul une bonne partie de la paranoïa ambiante. Sa transformation subite en personnage d'action, lorsque vient le temps pour lui de retenir de force un gaillard comme Mulder, paraît plus difficile à gober, mais Berkeley le fait avec tellement de naturel que la scène passe finalement très bien.

La toxicologue nerveuse Nancy Da Silva est jouée par une comédienne, Felicity Huffman, qui n'était pas encore très connue à l'époque, mais qui fera ensuite une belle carrière à Broadway et dans quelques séries télévisées. Elle se rendra surtout célèbre avec son personnage de Ninette dans la comédie culte *Desperate Housewives*, rôle pour lequel elle gagnera un Emmy. Huffman est également l'épouse d'un acteur célèbre, William F. Macy. Si le visage de Steve Hytner (qui joue le sympathique Danny Murphy) paraît maintenant familier, c'est qu'on le verra régulièrement dans plusieurs séries télévisées par la suite, dont *Seinfeld* et *Roswell*. Il jouera aussi un rôle récurrent dans la trilogie de films *Prophecy*. Sur le plan de l'intensité dramatique, une mention honorable doit être accordée à Ken Kerzinger, coordonnateur des cascades de la série, dans le court rôle de John Richter. Son combat avec Campbell est d'ailleurs particulièrement réussi.

Au total, **Ice** se détache nettement du peloton habituel. Il s'impose comme un des moments forts de la première saison et figure en bonne place dans le palmarès d'ensemble de toute la série. D'autres épisodes voudront jouer sur des cordes similaires, et le feront parfois avec presque autant de bonheur. On pense à **Darkness Falls**, plus tard en première saison, ou à **Fire-walker**, en deuxième saison, mais c'est **Ice** qui fixe la norme, et il la fixe très haut.

Un parasite aux caractéristiques surprenantes

Dans la nouvelle «Who Goes there?» de Campbell, comme dans le film de Carpenter, l'entité extraterrestre était un métamorphe. Elle prenait l'apparence d'animaux ou d'êtres humains de l'expédition. Dans **Ice**, Morgan et Wong se démarquent de la tradition par le fait que leur

créature n'emprunte pas la forme d'autrui, mais s'introduit plutôt dans le corps de ses victimes pour y entreprendre un processus de gestation. Cette idée — également exploitée dans le film *Alien* et ses suites — sera reprise plus tard dans la série ainsi que dans le film **Fight the Future**.

L'entité extraterrestre dont on parle ici est une sorte de ver qui serait arrivé sur terre à bord d'une météorite, il y a des centaines de milliers d'années. Conservé à l'état de congélation jusqu'à ce qu'il soit découvert dans la glace par les savants du projet AICP, puis involontairement réanimé, ce ver se met aussitôt en quête d'hôtes, se comportant comme le parfait petit parasite que la nature a fait de lui. La plausibilité scientifique d'une pareille prémisse n'est pas tout à fait nulle. Bien qu'on n'en ait pas encore découvert d'exemples concluants, il reste possible que des formes de vie extraterrestre simples, virus ou bactéries, aient pu être transportées sur terre à bord de météorites. Il existe même une théorie, la panspermie, voulant que la vie se soit répandue dans l'univers de cette façon, à partir d'un point unique. Étendre le procédé à des créatures plus complexes, comme on le fait dans **Ice**, apparaît plus contestable cependant. Même à l'état de larves microscopiques, il faudrait que notre ver parasite possède une résistance nettement supérieure à celle des organismes terrestres connus pour passer indemnes à travers le stress physique et les températures extrêmes — celle de l'espace et celle de l'entrée dans l'atmosphère terrestre — auxquels son mode de transport aurait été soumis.

Par contre, l'idée qu'un forage en profondeur dans le sol ou dans la glace puisse avoir pour effet de libérer des micro-organismes de l'ère préhistorique — qu'ils soient d'origine terrestre ou extraterrestre — n'est pas farfelue. Certains savants craignent que la réapparition de souches disparues de ces micro-organismes n'entraîne la contamination d'espèces contemporaines qui n'auraient aucune défense immunitaire à leur opposer. Pour écrire leur scénario, Morgan et Wong affirment s'être inspirés d'un article de la revue *Science News*, rapportant qu'une expédition scientifique au Groenland avait réussi à extraire une glace vieille de 250 000 ans. Le plus étonnant (ou le plus effrayant peut-être), toujours selon Morgan et Wong, est qu'ils auraient appris par la suite, une fois écrit le scénario d'**Ice**, que la glace en question contenait des vers microscopiques congelés que le dégel aurait apparemment rendus à la vie...

La forme larvaire de la créature, telle que montrée dans l'épisode, ne manque pas d'intriguer.

En voyant sa tête protubérante et sa queue ressemblant à une épine dorsale mise à nu, on se dit qu'à l'état adulte, cette bête devrait ressembler davantage à un vertébré — poisson ou batracien — qu'à un ver ou à une sangsue. À moins que ce ver parasite puisse n'être qu'un stade intermédiaire de la formation de la créature, comme dans *Alien*, mais cela, l'histoire ne le dit pas.

Le processus par lequel se produit l'infection soulève la perplexité. La larve microscopique s'introduit dans le sang de l'hôte et s'y développe jusqu'au stade de ver. Mais de quelle façon entre-t-elle? Dans le cas de Bear, nous savons que le chien l'a mordu au sang, provoquant ainsi un échange de sécrétions (Hodge et Scully sont par la suite exposés au sang de Bear, mais superficiellement, ce qui leur évite le même sort funeste). Ce n'est pourtant pas le chien qui a contaminé l'équipe scientifique au départ, puisqu'il n'a été infecté qu'après la tuerie: il paraît en tout cas bien calme durant le prologue. De plus, lorsqu'on l'examine à l'arrivée, l'animal a des taches noires associées à un stade préliminaire de l'infection. Le chien étant hors de cause, nous ne savons pas comment le premier membre de l'équipe scientifique a été contaminé, mais nous pouvons présumer qu'il a ensuite propagé l'infection par échange de sang, lors de bagarres. Certains hommes ont pu tomber sous les balles ou être battus à mort sans n'avoir jamais été contaminés. On ne nous montre que des cadavres après tout. Et quand Richter enregistre son dernier message, «*We are not who we are*», il ne peut faire référence qu'à Campbell et à lui-même, puisque tous leurs collègues sont morts. Le contact direct avec la glace pourrait-il être en cause? C'est possible. Plus tard, Murphy étudiera des échantillons, mais rien ne nous laisse croire qu'il a pu être contaminé. En fait, le seul membre de l'expédition de secours à avoir été infecté, à part Bear, est la toxicologue Nancy Da Silva, et on ne nous donne pas le moindre indice sur la façon dont la chose a pu se produire.

Une autre particularité de la bête pose problème. Il s'agit de la férocité de son instinct territorial. Il n'est pas rare de voir sur notre planète des animaux s'affronter pour le contrôle d'un terrain de chasse ou d'un accès à la reproduction. Mais ce genre de lutte conduit habituellement à proclamer un vainqueur. Sinon elle n'aurait aucun sens et l'espèce disparaîtrait assez rapidement, faute de survivants. Or ici, que ce soit au stade larvaire ou à l'état adulte, deux individus en présence l'un de l'autre engagent le combat et s'éliminent mutuellement sans qu'il y ait de gagnant. Comme stratégie de survie, c'est pour le

moins fragile! On est en droit de se demander comment une espèce en principe aussi durable et résistante que notre ver extraterrestre a réussi à survivre si ses membres s'anéantissent aussi aisément les uns les autres?

Sur d'autres aspects, par contre, on ne peut qu'admirer la vitalité du petit organisme. Parvenir à vivre sans problème dans une atmosphère d'oxygène et d'azote, alors que son milieu naturel est l'ammoniaque, montre déjà une faculté d'adaptation absolument sidérante. Mais en plus, le ver est un parasite, c'est-à-dire qu'il lui faut pour s'alimenter et se reproduire des hôtes qui lui soient biochimiquement compatibles. À moins de croire que son goût pour l'acétylcholine, un important neurotransmetteur répandu dans l'ensemble du système nerveux, lui vient des bêtes qu'il avait l'habitude de bouffer sur sa planète d'ammoniaque liquide, on ne peut que s'incliner devant la facilité avec laquelle le ver est arrivé à composer avec la physiologie des espèces étrangères — les chiens et les humains en tout cas — qu'il a trouvées sur sa nouvelle planète d'adoption. Ici encore, le parallèle avec la créature des films de la série *Alien* saute aux yeux.

En réalité, quand on se met à énumérer ses étonnantes caractéristiques, on s'aperçoit que le ver d'**Ice** est un monstre composite, un peu comme l'était le mutant Tooms, créé lui aussi par Morgan et Wong. La bestiole s'est vu attribuer une série de traits biologiques et comportementaux tous plus effroyables les uns que les autres. Le résultat est certes d'une prodigieuse efficacité dramatique, mais quand on se donne la peine d'y regarder d'un peu plus près, on s'aperçoit vite que ces ingrédients ne tiennent pas toujours très bien ensemble et que la cohérence laisse à désirer.

Prenons, par exemple, la fixation de la bestiole sur l'hypothalamus. On ne sait pas vraiment pourquoi le ver s'intéresse autant à cette région du cerveau, qu'on associe (entre autres choses) aux réactions de peur et d'agressivité, mais qui n'a même pas le monopole de la production d'acétylcholine. Bien sûr, du point de vue des scénaristes, choisir l'hypothalamus présente un avantage. En le faisant se loger sur un centre possible de contrôle de l'agressivité — peu importe la raison —, on obtient un moyen d'expliquer pourquoi le ver déclenche des comportements meurtriers chez son hôte. Mais même ceci n'est ni très clair ni très cohérent. Chez certains sujets, la présence du ver déclenche une sorte de fureur qui les oblige à s'attaquer à autrui. Les membres de l'expédition

se sont massacrés les uns les autres. Campbell et Richter se battent féroce­ment avant de décider que «tout se termine ici». L'attitude du chien reste conforme au modèle, puisqu'on le voit se jeter sur les humains, comme s'il était pris de rage. Bear aurait peut-être fini lui aussi par vouloir tuer tout le monde, s'il n'était pas mort peu de temps après avoir été contaminé.

Le meurtre de Murphy, par contre, semble échapper complètement au schème établi. On ne sait pas à partir de quand, ni de quelle manière, Nancy Da Silva a pu être contaminée. Mais si c'est la présence du ver qui a ouvert en elle les vannes d'une agressivité tout à fait involontaire, comment se fait-il que les autres ne s'en soient pas aperçus plus tôt? Et elle-même, en est-elle consciente, comme semblent l'avoir été Richter et Campbell? Jusqu'à sa spectaculaire crise d'hystérie, à la toute fin de l'épisode, la toxicologue paraît conserver un contrôle à peu près complet de ses actes. Même ses réactions de nervosité ne semblent pas tellement plus sévères que celles de ses compagnons. Si on fait le tour des conduites agressives qui se manifestent durant l'épisode, Hodge, Mulder et même Scully paraissent bien plus «atteints» qu'elle. Or, pourtant, coup de théâtre, il s'avère que c'est elle, Da Silva, qui a tué Murphy, et qu'elle l'a fait parce que le ver qui lui collait sur l'hypothalamus l'a poussée au meurtre. Le crime s'est produit en pleine nuit, alors que tout était calme. Si Da Silva a été prise d'un élan homicide irrésistible, cela ne l'a pas empêchée de commettre son acte dans un silence presque parfait et, surtout, de n'en laisser aucune trace après. Lorsque Mulder arrive sur la scène du crime, il ne voit d'abord rien de suspect. Seules les quelques gouttes de sang qui s'échappent du frigidaire lui mettent la puce à l'oreille. Non seulement l'ordre et la propreté qui règnent sur les lieux contrastent-ils avec le chaos qui entourait le carnage des scientifiques, mais Murphy est aussi la seule victime du ver dont le meurtrier a pris soin de dissimuler le corps. Non contente de lui trancher le cou, la frêle blonde est parvenue à faire entrer au complet le cadavre d'un homme de bonne corpulence dans un frigidaire, puis à en refermer la porte. Ensuite, elle a fait disparaître toutes les traces de son crime, y compris le sang dont elle devait être couverte.

On voit bien qu'on n'a pas affaire ici à une crise d'agressivité incontrôlée. Si Da Silva a été consciente de ses gestes tout au long, cela signifie qu'elle a réussi à tromper ses compagnons en jouant la comédie. C'est donc en toute lucidité qu'elle aurait laissé les autres accuser Mulder du meurtre qu'elle venait de commettre et qu'elle

aurait tenté ensuite d'infecter l'agent avec le dernier ver encore vivant. Tant de sang-froid nous nous oblige à nous questionner: l'angélique dame cacherait-elle au fond d'elle-même une diabolique criminelle prête à tout pour échapper au châ­timent? Une telle personne n'aurait même pas besoin du ver pour commettre le mal. Mais il y a une autre possibilité: que ce soit justement le ver qui lui ait dicté tous ces comportements machiavéliques et sournois. Ici, on ne peut s'empêcher de penser à une autre source possible d'inspiration pour Morgan et Wong, le film *Star Trek: The Wrath of Khan*, où une bestiole un peu similaire se faufile dans l'oreille de l'hôte, se loge dans son cerveau et prend le contrôle de sa volonté. Dans des conditions comme celles-ci, non seulement le petit ver extraterrestre d'**Ice** transformerait-il son hôte en meurtrier, mais il serait aussi capable de lui souffler comment faire pour éviter d'être pris. On aurait donc affaire à une sorte de parasitisme mental, autrement plus effrayant que la seule stimulation de l'agressivité. Le ver manifesterait une forme d'intelligence manipulatrice, dans certaines circonstances tout au moins. En ce cas, sa capacité d'adaptation à l'espèce humaine ne serait pas seulement une question de compatibilité biochimique alimentaire ou reproductive, mais elle s'étendrait à l'univers de la pensée et de la logique du comportement. Pour une bestiole de quelques centimètres, qui n'a même pas l'air de posséder un cerveau, ce serait tout un exploit. Et pareille éventualité fait paraître encore plus invraisemblable que les militaires aient rasé la base, après l'évacuation, se privant de la possibilité d'étudier et d'appivoiser une arme biologique aussi prometteuse!

Mais, comme on le soulignait plus haut, rien n'assure que Hodge a dit la vérité à ce sujet.

Mulder contre Scully

Un épisode comme **Ice** permet d'apporter quelques éclairages nouveaux sur la psychologie des personnages principaux, maintenus de force dans un environnement à la fois clos et menaçant. La tension extrême qui en résulte laisse s'exprimer des aspects de leur personnalité qu'on ne voit pas en temps normal. Ainsi, Mulder et Scully, habituellement maîtres de leurs émotions, connaissent tous les deux des moments de panique et de colère inusités. Leur relation est également mise à rude épreuve, quand les fondements mêmes de leur confiance mutuelle paraissent s'écrouler.

Le thème de l'identité est constamment repris dans **Ice**. Qui sommes-nous? Et surtout, sur quoi

nous basons-nous pour savoir qui nous sommes? Dans le film de Carpenter, la créature avait le pouvoir de prendre les apparences de n'importe quelle personne. Ici, le problème de l'identité est plus subtil, et il est posé dès le départ. «On n'est pas ce qu'on a l'air d'être», dit Richter. Il ne faut pas se fier aux apparences. Dans la vie courante, de simples cartes officielles arborant nom et photo sont peut-être suffisantes pour déterminer à qui l'on a affaire. C'est ce que rappelle le méfiant Hodge en exigeant que tout le monde se prête à un rituel d'identification à l'aéroport. Mais au fond de l'Arctique, dans une cabane enneigée où rôde un ennemi qui transforme les gens en tueurs, ce genre de garantie apparaît bien futile. Dans un contexte où plus personne n'est avec certitude ce qu'il a l'air d'être, il faut compter sur bien plus que ses yeux pour reconnaître l'autre. En refusant de participer à l'échange de cartes, le pilote Bear lance déjà un message: on n'est pas ce qu'on a l'air d'être, on est ce qu'on fait! La vérité est dans les actes que l'on pose. Y compris lorsqu'un ver vicieux vient vous transformer en meurtrier.

Ice est le premier épisode de la série où la relation Mulder-Scully se trouve aussi fortement mise à l'épreuve. Depuis leur rencontre dans le **Pilot**, les deux agents ont appris à travailler ensemble et à se respecter malgré leurs différences. Pourtant, tout n'était pas donné d'avance. Rappelons-le, Scully a été nommée aux X-Files pour surveiller Mulder et faire rapport sur son travail. Certaines méfiances initiales ont pu se dissiper par la suite, grâce aux bonnes volontés de chacun. Les deux partenaires ont pu ensuite se prouver qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre. Scully s'est portée au secours Mulder emprisonné à la base militaire d'Ellens (**Deep Throat**) et Mulder a sauvé Scully des griffes de Tooms (**Squeeze**). Mais leur relation est encore jeune et peut-être plus fragile que ce que peut laisser croire une collaboration professionnelle quotidienne.

Dans **Ice**, la friction se déclare assez tôt entre les deux agents. On a l'habitude de voir Mulder et Scully soutenir des positions irréconciliables et s'affronter sur à peu près tout. Mais jamais on ne les a vus se disputer aussi copieusement sur quelque chose de pourtant fondamental, l'opportunité de détruire ou non une créature extraterrestre. Nos deux héros se livrent alors à une escalade verbale et émotive que seuls le stress et la nervosité ambiante peuvent expliquer. En temps normal, l'un des deux aurait fini par lâcher prise et serait parti en claquant plus ou moins la porte. Ici, peut-être parce que l'espace est trop restreint pour s'isoler,

l'affrontement se maintient et s'amplifie. La dispute sur le sort du parasite constitue une sorte de préliminaire. Elle prépare le terrain pour un moment encore plus dramatique, celui où Mulder sera découvert avec le cadavre de Murphy dans les bras. Les apparences sont alors contre son collègue et Scully, au lieu de prendre sa défense, fait temporairement front commun avec les deux autres. Mulder perd de nouveau son sang-froid et pointe son revolver vers Hodge. De son point de vue à lui, le meurtrier est une des trois autres personnes devant lui. S'il se laisse faire, il risque d'être contaminé lui aussi. Son attitude est peut-être malhabile et excessive, mais elle se comprend aisément dans les circonstances. En sortant son revolver, Mulder veut protéger sa peau. La réaction de Scully, pointer son arme à elle vers son partenaire, montre bien qu'elle a complètement perdu confiance en lui. En temps normal, elle aurait pu tenter de le raisonner et aurait probablement évité de mettre de l'huile sur le feu. Mais la situation n'a rien de normal. Pour Scully, les présomptions sont trop fortes. Mulder n'est plus celui qu'elle connaît, il n'est plus celui qu'il croit être, son ami et partenaire du FBI. Par conséquent, elle a le devoir de protéger les deux autres contre un homme qui pourrait bien commettre d'autres meurtres.

Résultat, les deux agents ont chacun l'arme pointée sur l'autre. Cette scène constitue un rappel manifeste, quoiqu'un peu forcé, de celle où Richter et Campbell, après avoir passé tout près de se trincer mutuellement, ont fini par se tirer une balle dans la tête. Certes, Mulder et Scully n'iront pas jusque-là, mais l'antagonisme des personnages atteint ici un point critique. Voir les deux agents se menacer avec autant de véhémence montre que personne n'est à l'abri. Et si le groupe ne prend pas rapidement des mesures draconiennes, on risque de s'entretuer, comme l'ont fait les membres de l'expédition.

Une fois Mulder neutralisé dans sa remise, Scully se retrouve seule, rongée par le doute. Son alliance avec Hodge et Da Silva n'est que circonstancielle. Si jamais elle s'était trompée, cela voudrait dire qu'au moins un des deux autres est infecté. Il lui faut donc redoubler de prudence. Dans les heures qui suivent, elle enverra sans doute Mulder qui, avant qu'elle ne l'enferme, lui a dit clairement qu'il serait plus en sécurité qu'elle. La scène de réconciliation tardera encore un peu, mais elle sera intense. Quand Scully rouvre la porte de la remise, la première chose que Mulder lui demande, c'est si elle sait qui de Hodge ou de Da Silva est le meurtrier. Autrement dit, il lui fait savoir qu'il ne la soupçonne pas, elle, a priori. Pourquoi donc? Pourquoi ce

bénéfice du doute tout à coup? Question de flair ou d'intuition? Ou Mulder cherche-t-il tout simplement à se concilier les bonnes grâces de Scully? Quelques brèves explications s'ensuivent sur ce qui s'est passé un peu plus tôt. Les deux partenaires ont l'air si empressés de renouer qu'ils en viennent presque à convenir qu'il s'agissait d'un simple malentendu. Mulder déclare qu'il aurait été prêt à se faire examiner, mais pas par Hodge. La confiance n'est peut-être pas encore complètement rétablie, mais elle paraît en voie de réhabilitation.

Pour sceller le traité de paix, il reste encore un rituel à accomplir. Dans un des rarissimes moments de la série où peut être signalée une incursion fugace du côté de l'érotisme, Mulder et Scully se palpent. Chacun à tour de rôle dénude le haut du dos de l'autre, en abaissant sa che-

mise d'un geste sec, presque brutal, puis il lui passe la main sur la nuque. Ce contact physique direct achève de convaincre les deux partenaires qu'ils sont bien l'un et l'autre ce qu'ils ont l'air d'être. Une telle scène fait écho à celle où l'on a vu, plus tôt, Scully examiner le dos et le flanc nus de Da Silva. Mais le type d'attouchement est fort différent dans les deux scènes, doux et délicat dans le cas des deux femmes, plutôt virulent ou passionnel dans celui de Mulder et Scully. De telles scènes sont brèves, non gratuites et de bon goût. C'est encore une fois le climat de tension et d'anxiété dans lequel elles se produisent qui les rend plus suggestives qu'elles pourraient l'être en d'autres circonstances.

Juillet 2008, v.4